

Peau de chagrin.

Nouvelle
(2004)

J'étais à table.

À ma table.

Je mangeais face à moi-même. Devant mon miroir. Parce qu'ainsi, j'avais l'impression d'être moins seule, j'avais l'impression que devant moi une autre mangeait aussi, qu'une existence différente était là pour accompagner mon repas.

Évidemment, il ne fallait pas trop que je m'attarde sur cette image. Elle n'était pas très jolie, cette femme, elle avait reçu deux coups de poings dans la gueule de la part de la Destinée, un dans chaque œil, pour ne pas faire de jaloux, et la trace ne s'en allait plus.

Deux ronds noirs.

Depuis, que j'étais en prison, ces cercles autour des yeux ne s'estompaient plus. Pourtant, ce n'était pas le manque de sommeil, je passais les trois quarts de mon temps à dormir.

Non. C'était autre chose. L'absence de regard. Je n'avais rien à voir ici. Que moi-même ! Et personne ne me regardait plus non plus.

Alors, tout ce que j'avais l'habitude de regarder auparavant, se dispersait tout autour, comme sur un buvard, et formait une grosse flaque qui pourrissait.

Dehors, je veux dire « avant », ce n'était pourtant pas tellement mieux. Là, au moins je mangeais tous les jours. Là, au moins j'étais en paix.

J'étais emprisonnée, pour avoir été l'épouse d'un malhonnête. À force d'avoir voulu nourrir mes mômes, d'avoir voulu me laver, d'avoir voulu juste un peu trop vivre malgré la merde dans laquelle il m'avait laissé en se jetant d'un pont. Ça avait été une spirale infernale qui m'avait aspirée dans des bas-fonds inimaginables.

Ca coûtait trop cher de vivre en dehors de la prison.

Alors, pour arrêter que je ne vive trop, moi et mes gamins, on m'avait enfermée dans une cellule. Je me demande si cette solution ne leur coûtait pas davantage... Au moins, à moi, elle coûtait moins cher.

Je vivais toujours pourtant.

Presque mieux, même.

J'avais honte de penser ainsi, parce que j'avais dû abandonner mes enfants, et ce n'était pas vivre mieux, ça.

Mais, j'essayais de rester objective.

Et en étant objective, je vivais mieux entre ces quatre murs sombres, sans eux.

Mes enfants vivaient mieux... Sans moi.

Ici, au moins, je mangeais, je n'avais pas trop froid. Eux aussi mangeaient, et ils n'avaient sûrement plus aussi froid.

Je m'inquiétais moins pour eux, ici. Je ne les voyais plus, bien sûr, et ça me faisait mal. À force de faire mal, de blesser, ça marque. Moi, ça avait commencé par les yeux.

Il n'y avait plus assez de lumière pour qu'ils puissent s'éclairer à nouveau. Ma lumière, c'était eux.

Je ne pleurais plus. Je n'y parvenais plus. Alors, le charbon en dessous restait, ne se dégrasait plus par l'eau salée de mes larmes.
C'était comme ça. La fille qui mangeait en face de moi ne lavait plus ses yeux.

De temps en temps, une fois par jour, nous sortions toutes.
Toutes ces femmes marquées à l'antracite étaient libérées dans une cour, aussi grise que leurs cernes.
Je marchais sans jamais lever les yeux. J'avais peur, la trouille d'en rencontrer d'autres, des agressifs, des haineux. Alors, je gardais les miens à l'abri derrière leurs paupières mi-closes.
Mes pieds étaient mes meilleurs amis, ils bougeaient presque indépendamment de moi-même, comme deux petits rebelles frileux qui s'agitaient. Ils m'amusaient, un peu. Parfois. Ils me faisaient oublier cette attente. J'attendais la date de la sortie de prison. J'attendais comme tout le monde. Et en même temps, je ne voyais pas très bien ce que j'attendais exactement. La vie d'après la sortie, je la connaissais. Elle serait comme celle d'avant. Sauf, que je n'aurais plus la possibilité de faire des chèques en bois, parce que je n'aurais plus de chéquier. Et que je ne verrais plus mes mêmes trembler de faim, puisque je ne verrais plus mes mêmes du tout.
Oui, mais c'était ça qu'on appelait la liberté, alors, j'étais en droit de l'espérer quand même. Histoire de continuer. Juste pouvoir continuer à regarder mes pieds s'agiter jusqu'à ce qu'ils se cognent à un mur. Les sentir hurler en souriant parce que c'était une preuve que la vie m'habitait encore, et les observer repartir dans l'autre sens. Jusqu'au prochain mur. Et puis, après, je les rentrais dans ma cage, et ils redevenaient immobiles, comme tout le reste de mon corps. En attente. En attente d'un « moins bien » encore, mais d'un « moins bien » dehors. C'était peut-être une réclamation de mes pieds. Ils pensaient qu'ils pourraient bouger plus souvent hors de ces murs. Mais, en même temps, des pieds gelés quand ils n'ont nulle part où aller, ils arrêtent de danser.
Mais, je ne leur en parlais pas trop, je ne voulais pas les décevoir.

Un jour, pendant la promenade, ils étaient enjoués, mes pieds ; ils sautillaient, se dégourdissaient, et leur gigotement me faisait un peu oublier celui des idées noires qui se cognaient aux parois balafrées de mon esprit.
Ce jour-là, ils ont frôlé d'autres pieds.
Des pieds ignorés, une chair vivante d'une autre femme que je ne connaissais pas. C'est un coup à vous faire massacrer dans un endroit pareil.
J'avais eu un contact humain.
Brrrrr.... Frisson.
C'était involontaire. Un accident. Je fuyais, de coutume, tout ce qui avait une âme : elles étaient effrayantes, les âmes, ici.
Mais, là, mes pieds, ces imbéciles, ces maladroits avaient trouvé le moyen de monter sur d'autres orteils égarés. Cet instant est devenu éternité. J'allais me faire lapider, j'allais devenir cible, me faire anéantir, devenir un cailloux qu'on bouscule.
J'ai levé mes yeux tout sales, en prenant soin de les remplir de toute la désolation que j'ai pu rassembler dans les moindres interstices de mon cerveau en ébullition, pour m'excuser, pour ramper, pour devenir transparente, et rentrer sous le bitume discrètement. Ni vue, ni connue, juste un petit monticule de goudron insignifiant.
Mais, elle a parlé avant que je me transforme en bosse.
Enfin, « parlé »... elle a balbutié, plus exactement, une espèce de gémissement sortie des abîmes de la détresse.

« Excuse-moi. »

Ca valait le coup de lever mes paupières honteuses pour observer cette grâce.

Et elle en était une. Une vraie.

Elle avait un visage d'enfant, tout riquiqui au milieu d'un tas de cheveux en broussaille.

Elle avait visiblement des difficultés à discipliner ses pieds, à peu près autant que moi.

Je n'ai pas pu faire autrement que d'échapper un sourire.

C'était le premier depuis que j'étais là.

Et ça fait drôlement de bien de sourire à quelqu'un qui vous regarde.

Le miracle ne s'est pas arrêté là. Il y a des jours, même en enfer, qui sont bénis par je-ne-sais quel Dieu intrépide.

Le petit Grizzli était parqué dans la cellule voisine de la mienne.

Les responsables de la prison avaient probablement voulu réunir les inoffensives au même endroit, histoire de se faire des pauses dans la journée. Histoire de circuler pendant une minute devant des portes muettes, qui ne beuglaient pas, ni n'insultaient, ni ne saignaient... qui n'existaient pas, pour tout dire.

Des portes avec des cheveux derrière et des pieds impatients ligotés par des bras frileux.

Après la promenade quotidienne et l'événement du jour qui l'avait éclairé, j'ai réintégré mes murs en laissant mes yeux s'échapper vers ceux du petit Grizzli, qui trimbalait également les siens dans ma direction.

Ce fût divin.

Ce sont mes pieds qui ont été remerciés en premier. Je les ai malaxés avec délectation, je les ai caressés, pétri comme une pâte à pizza. Une matière délicieuse qui glisse et se tend, qui roule et déborde.

Ce n'était rien cette rencontre, et en même temps, c'était toute l'humanité à... mes pieds !

Quelqu'un m'avait regardée, m'avait effleurée du bout de l'ongle, et dans ma solitude, c'était à peu près comme si on m'avait serré dans ses bras.

J'avais chaud ce soir-là, j'étais bien devant mes gâteaux secs et mon miroir. La fille aux yeux noirs était moins affreuse, parce qu'elle savait que c'était l'espoir qui mourrait en dernier. Et elle en avait plein ce soir-là, de l'espoir, elle en avait jusqu'au débordement, jusqu'au sourire donc. Elle savait que demain, peut-être, elle parlerait à quelqu'un. Elle ferait connaissance avec une femme aux pieds vivants et aux yeux qui regardent. Elle ne savait pas que ça pouvait exister dans une prison.

Elle avait hâte d'être au lendemain, parce qu'elle avait quelque chose à en attendre. Peut-être rien de plus qu'aujourd'hui, mais au moins l'équivalent, et c'était incroyable, parce que ça faisait du bien.

Je sentais que je pouvais y croire.

Être regardée, j'avais oublié ce que cela faisait. Ressentir une lumière sur soi, comme un soleil timide, une chaleur qui s'attarde, un souffle doux.

Peut-être allais-je me faire une amie.

J'avais le trac.

J'étais vivante !

J'en avais perdu l'habitude !

J'ai eu du mal à m'endormir ce soir-là. Le sommeil ne me faisait plus très envie, j'attendais quelque chose de plus intéressant que la fuite vers le néant, vers les

rêves incertains et tellement hypothétiques. Du poker, les rêves... Et je n'avais jamais été une grande chanceuse aux jeux, alors... Jusqu'à présent, je ne pouvais pas les renier, c'étaient tout de même eux qui m'avaient fait tenir, mais j'étais ingrate, et ce jour-là, je n'en voulais plus, je voulais autre chose : j'espérais !

Bien sûr, je ne voulais pas trop m'attarder sur le sens de l'espoir, parce qu'il n'y a probablement rien de plus triste au monde que cette notion, et en plus c'est coriace, l'espoir... Ca vous garde en vie malgré vous.

Mais, lorsqu'il vous habite, l'espoir, il n'y a qu'à le laisser faire, vous abandonner à sa mollesse...

C'est que je fis, jusqu'au lendemain et son heure de sortie.

Elle était Bolivienne, elle s'appelait Unachka. Elle avait une voix très douce, et ne parlait pas très bien le français.

Je n'ai pas su pour quelle raison elle se trouvait ici. Il m'a semblé que cette question n'avait pas d'importance. Elle ne m'a pas demandé non plus quelle était la cause de mon enfermement.

Nous savions l'essentiel : nous n'étions pas des meurtrières (ou tout au plus de mari assassin) et nous n'étions pas des castratrices d'enfants. Le reste, c'était du détail, une anecdote de mauvaises étoiles.

De promenades en promenades, nous nous sommes fait notre petit nid à nous, notre univers où nulle ne venait nous importuner. Nous discutons, nous riions ensemble, nous parlions de nos enfants, de leurs premières dents, du soleil de son pays, des montagnes enneigées, du lac Titicaca, des pommes de ma grand-mère, et puis de nos rides, de nos yeux devenus noirs, bref : des trucs de filles !

Ce moment, c'était la parenthèse attendue qui réveillait mes journées.

Le soir, je revivais notre heure divine et pensais à ce que j'allais lui raconter le lendemain.

Nous ne pouvions malheureusement pas nous écrire, pour prolonger un peu notre temps commun, parce que nous ne savions pas écrire nos langues respectives.

Elle n'était artiste que dans son sourire et dans le tissage des couvertures qu'elle fabriquait auparavant, en Bolivie. Mais, une fois, elle m'offrit un papier sur lequel elle avait déposé un dessin. Je l'ai accueilli comme un petit oiseau blessé, et je ne l'ai découvert que le soir, dans ma cellule, après le repas du soir. Il s'agissait de quatre pieds qui dansaient, emmêlés les uns aux autres comme des pelotes de laine.

C'était un petit dessin maladroit, un gribouillis au crayon gris, mais c'était ma chapelle Sixtine à moi...

Elle m'avait invitée à prolonger notre temps commun, notre parenthèse avec tout ce que nous pouvions nous dire, sans avoir besoin d'écrire.

Elle avait poussé la porte de mon cachot, et en avait fait un jardin botanique.

Unachka n'était pas une amie, ni une sœur, ni une fille... C'était une magicienne. Elle était mon lien à la vie. Mon fil de laine coloré qui m'attachait au ciel, qui m'attachait à la musique, qui m'attachait à quelque chose qui ressemblait au bonheur. Ici, c'était inconcevable, indécent même, de parler de bonheur, c'était ce qui se faisait de pire dans la grossièreté.

Elle était devenue ma raison de vivre. Ce n'était plus mes enfants. Je savais qu'ils seraient mieux sans moi. Devenus grands, ils ne culpabiliseraient pas autant si je n'étais plus là, pour les soumettre à leur misère. Disparue, ils pourraient me réinventer, me façonner à leur manière, à leur affection, à leur inspiration. Ils me

poussaient, bien malgré eux, à partir. Seule Unachka savait m'attraper au vol et me ramener à la vie, et bien plus encore : à l'envie de vie.

Mais elle n'était pas assez là, elle n'était qu'une heure par jour, une heure et demi parfois, les jours de fête. Le reste, elle n'était plus, elle était imaginée.

Mais j'avais beau la sublimer, lorsque je la retrouvais, le lendemain, elle était bien plus que dans mes rêves, elle était de chair et de sang, elle était de sourire, et de larmes, elle était, tout simplement.

Mais, c'était trop peu. J'étais devenue affamée.

C'est seulement lorsqu'on a, que l'on peut connaître la douleur du manque.

Au début, je n'avais personne, c'était facile de dormir. Aujourd'hui, j'avais Unachka, mais je l'avais en homéopathie alors que je souffrais d'une maladie en phase terminale. Elle n'était pas assez là. Il m'en fallait davantage. Nos dessins étaient devenus des bouquins entiers, des bandes dessinées dans lesquelles nous racontions nos solitudes assoiffées.

Elle était devenue obsession, elle était devenue habitante de toutes mes boîtes : ma boîte à rêves, ma boîte à joie, ma boîte à manque, ma boîte à tendresse... Ma boîte à amour.

Mes doigts se sont écorchés au mur qui me séparait d'elle, mes joues se sont brûlées sur le crépi de sa peau, mes lèvres se sont déchirées à la rugosité des sienues, c'est en sang que je la retrouvais le lendemain, incapable de lui dire, incapable de la saisir, de la prendre dans mes bras, et de l'aimer enfin.

Je savais que ce n'était pas chose ordinaire, que c'était un souffle qui me secouait, un souffle invouable.

Je me crucifiais à mon mur, pierre glacée qui me séparait d'elle. Je grattais, je toquais, elle me répondait, et ma blessure était alors aspergée d'acide. Elle n'était pas là, et en même temps, tout contre moi.

Elle était à moi, et insaisissable à la fois.

Je mordais le ciment, je léchais tous ces murs qui étaient recouverts d'elle. De son corps raide et froid.

Je me déshabillais devant elle, langoureusement, et je l'imaginais, de l'autre côté, avec ce corps ocre et malingre, couleur de la terre, chaude comme la terre.

Mes mains alors effleuraient ce mur gris, et en y laissant quelques lambeaux, se ressourçaient malgré tout.

Un jour, elle n'est plus venue à la promenade.

J'ai laissé la chair de ma peau, là-bas, dans cette prison, contre le mur de la sienue.

Extraits de « 30 ans »

Roman.

(2007)

« Ca ne me fait pas rire moi, les mômes qui grimacent en soufflant leurs vingt bougies... Le plus âge, quelle connerie !! Comme si, à vingt ans, on pouvait être bien. Vêtement de même qui craque aux coudes, et costume-cravate flottant sur les guiboles qui flagellent... Corps en guenille qui ne sait pas où il va, qui titube, trébuche et s'effondre en croyant s'envoler.

Le plus bel âge, c'est celui du bonheur, et lui, il ne se présente pas derrière une forêt noire avec des bougies dessus... Ce n'est pas le genre. Pas aussi simple, le rusé... Hypothétique, surprenant, parfois inaccessible.

Le truc, c'est qu'on en sait rien, on ne sait jamais si on va y arriver, à cet âge là.... Alors, que pour les autres, les 10, les 20, les 35 et toute la clique, au moins, on les situe.

Le bonheur n'a pas d'anniversaire. »

« Ca prend d'abord l'allure d'un jeu, on se moque des nausées, des envies de fraises, et de la rétention d'eau et puis, après c'est tout mignon, c'est un jouet dans un caddie qu'on trimbale partout et qu'on expose aux filles en transe.

Et puis, voilà que ça se met à grouiller, à sautiller, à gazouiller, à se multiplier, et à courir ensemble. Un tourbillon virevoltant qui remplace imperceptiblement ceux de nos danses d'antan.

Les trentenaires prennent place sur les chaises autour de la piste et observe la valse avec un léger sourire désabusé. Les plus nostalgiques seront tristes de ne pas y participer et les plus assumés, regarderont tendrement leur compagnon avec ce sourire empli de tendresse, révérence à la jeunesse, clin d'œil de la condamnation de la vie.

Jouissive guimauve...

Quant aux inconscients, ils se jetteront sur les asticots bruyants pour les étreindre et les « bizouiller » de la tête aux pieds manquant toujours in-extremis l'assassinat par asphyxie. Comme si à cet âge-là, ils pouvaient encore nous appartenir !

Le plus drôle, c'est qu'on se prend au jeu : on en veut, des mioches. »

« C'était pourtant hier, avant-hier, tout au plus, que mon cœur, déchaîné, ne voulait pas s'accrocher. La peur qui tenaille le ventre de rater l'essentiel, de passer à côté de la divine liberté... Au risque de s'égarer, l'amour décline de drôles de rimes : la collection, les expériences, l'insouciance...

Rien n'est sérieux et tout est dramatique.

Ca picote quelque temps et très vite les ouragans dévastateurs... Il n'y a pas de demi mesure à la violence de la passion... C'est à chaque fois pour la vie, mais, à 15 ans, mais à 20 ans, on a mille vies....

Les filles sont des papillons qui font envie, qui ne s'attardent pas beaucoup sur les buissons, elles virevoltent, et éblouissent de leurs panaches, mais aussi, mais parfois, elles s'émiettent les ailes aux filets des garçons... Les papillons, éphémères volatiles, s'éteignent quand les désillusions s'allument.

Plus jamais, après, de vrais papillons, innocents désordonnés...

Premières cicatrices qui fendent l'âme à jamais.... La première étape qui conduit vers l'adulte, peut-être est-ce la méfiance....

Ca abîme à jamais... Première ride peut-être qui se grave à l'intérieur : l'écriture et les ratures du temps assassin.

Plus jamais après, les hommes sont des héros, qui font perdre pied. »

« Je me souviens de cette attente du facteur pendant les vacances, ou en rentrant de l'école à midi, la précipitation qui m'ébranlait de lire les mots de l'amoureux. Jusqu'à deux lettres parfois m'attendaient quotidiennement... Je les respirais d'abord, et déchirais l'enveloppe avec violence juste après... Les mots déversaient sans pudeur, sans frilosité, sans calcul... Juste l'amour étalé noblement sur le papier...

Ces grands projets que nous nous surprenions à développer, les plans de notre futur appartement parisien, nos enfants, nos soirées, nos chaleurs, nos nuits d'amour auxquelles, nous n'avions pas même goûté.

Nos peaux décrites dans leurs moindres détails, nos caresses plus imaginées que vécues vraiment, nos fantasmes, enfin, tacites et grignotés du bout de nos lèvres maladroites...

L'amour se racontait, se décrivait, se projetait... L'amour était sublimé, nous le sentions bien, tellement plus beau qu'en réalité, que nous tardions un peu à nous y vouloir frotter...

L'amour était immense, ne rencontrait aucune barrière, aucune ombre... Nous nous donnions sans jamais le faire vraiment, mais peut-être nous donnions-nous plus encore : l'âme et la vie, le présent et le toujours. »

« Mais, il y a autre chose, certains diront que c'est mieux. Les envies qui changent, les vraies ou les rêvées...

Les années du couple que je compte en riant sur les doigts d'une main...

La complicité découverte, et l'équipe que nous formons avec Ludvic, l'envie de lendemain, l'envie de plateau télé, l'envie de silence, l'envie de jogging le dimanche, l'envie de repas de famille, l'envie de marches dans la forêt avec un gros labrador, et de week-end en Vendée, l'envie de regarder les tulipes poussées sur le balcon, l'envie d'un bon Bourgogne, et de magret de canard au miel, l'envie d'une conversation sur les médecines parallèles, l'envie de cravate et de talons hauts tellement inconfortables, pourtant.

Trente ans, c'est le whisky de 15 ans d'âge à dose homéopathique qui remplace l'orgie des discothèques que l'on dilue avec du soda ; ce sont les mises en bouches sucrées-salées à la place des fast-food ; les journées paresse ce sont les journées campagne, saucisson et chèvre frais sur un plaid gagné chez Yves Rocher, au lieu des après-midi avec la meilleure copine pour refaire le monde sur le dessus de lit en pagaille quand les parents sont absents.

Ce n'est pas grand-chose effectivement, des petits riens mis les uns à côté des autres. Une farandole minutieuse. Des détachements progressifs, des abandons insignifiants, des couleurs qui se désaturent... Mais qu'on n'a pas toujours envie de dénigrer, parce que c'est notre nouvelle vie.

Rien, en effet... Pas de quoi en tout cas, en faire tout un plat... »

« Les vieux sont les rescapés d'une existence d'avant qui nous a attendu.

Ce sont les fragiles, ils boitillent avec leur équilibre approximatif juste au bord de la falaise, et je tremble à chaque fois que leurs paupières s'inclinent un instant de trop.

Ils ont un siècle, ils sont l'éternité, et pourtant tellement prêt du précipice.

Ils sont mon miroir aussi, celui qui me dit un peu de ce qui m'attend.

Les rides d'abord, et puis, le corps qui prend le dessus en se flétrissant, et enfin, tout le reste : ces abandons, ces défaites, ces « trop tard ».

Et l'essentiel, aussi, le suc, le sens de leurs jours, leur soleil, leur bonheur... l'énormité de leur bonheur... !

Ca se résume souvent à quelques petits enfants... Des petits dieux faits mômes qu'ils chérissent bien plus qu'eux-mêmes. L'amour entier, total, sans limite. Ils mouraient volontiers, sans y penser pour ceux-là... Parce qu'il faut traverser toute une vie, pour comprendre que c'est ça l'essentiel, justement : un môme qui s'amuse dans un bac à sable en s'inventant des aventures extravagantes... En se prenant pour Don Quichotte. »

Extraits de « Qu'est-ce qui fait la différence entre un petit pois ? »
Théâtre pour enfants (en cours d'écriture)
(2010)

« Citronnelle :

_ Qu'est-ce que tu fais avec ta gorge ?

Capucine :

_ Je... Je frefredonne.

Citronnelle :

_ C'est quoi frefredonner ? Comment tu fais pour frefredonner ?

Capucine :

_ Ben, je ne sais pas : je laisse sortir la musique de mon ventre par le tuyau de ma gorge, ça remonte, ça chatouille un peu, ça gratte légèrement et ça sort.

Citronnelle (fait un essai avec sa gorge : le bruit est désastreux) :

_ De la musique... Tu fais partie du peuple des Paprika qui chantent et qui dansent ? J'en ai déjà entendu parler.... Waouh ! C'est beau. Tu peux recommencer encore, ce truc avec ton tuyau de gorge ? Je n'avais jamais entendu de musique avant... Je ne savais pas comment imaginer la musique. Même mes rêves étaient sans musique. Parfois dans les histoires que j'invente, je parlais qu'il y avait de la musique, mais, en vrai, je ne savais pas trop ce que je disais. »

« Capucine :

_ Qu'est... Qu'est qu'est-ce que tu as fait, avec ta bouche, sur ma joue ?

Citronnelle :

_ Je t'ai donné un bisou pour te remercier de m'avoir appris à danser et à frefredonner !

Capucine :

_ Un bibi... un bibi ? Un bisou ?

Mais c'est avec ta bouche que tu m'as donné un bibisou...

La bouche, ça sert à manger ou à faire sortir la musique, pas à donner des bibisous sur les joues. C'est quoi un bisou, ça sert à quoi un bisou ?

Citronnelle :

_ Un bisou, ça sert à dire qu'on s'aime, ça sert à dire merci.

Capucine :

_ Et pour dire merci, « merci » ; ça ne suffit pas ?

Citronnelle :

_ C'est plus qu'un merci, c'est de la tendresse.

Capucine :

_ C'est quoi la tendresse ?

Citronnelle :

_ C'est la musique du cœur.

Toi, tu donnes la tendresse avec tes chansons, ta gorge, tes instruments de musique. Dans notre monde, à Coquillettes-Planète, nous la donnons avec des gestes et des jolies histoires que nous nous racontons : des contes ou des légendes. Il y a aussi les mots gentils et puis les câlins aussi.

Capucine :

_ C'est quoi les cacâlins ?

Citronnelle :

_ Tu veux que je te montre ? Tu veux que je te fasse un câlin ?

Capucine :

_ Euh... ça se fait aussi avec la bouche ?

Citronnelle :

_ Non, ça se fait avec les bras.

Capucine :

_ Bon, ben : zou, va pour un câlin ! Mais vas-y mollo, quand même...

Citronnelle :

_ Approche et laisse-toi faire.

Citronnelle prend Capucine dans ses bras avec tendresse. Capucine est un peu raide.

Citronnelle :

_ Alors, ça te plaît ?

Capucine :

_ C'est serré. Ça donne chaud. Je n'arrive plus à respirer.

Citronnelle :

_ Ben voilà, c'est ça un câlin.

Capucine :

_ C'est moins hohorrible que le bisou, quand même... Parce que vraiment, le bibisou, avec la bouche... Si tu viens de manger de la mimolette juste avant et que tu as une haleine de vieux tigre du Bengale, c'est un peu dégueu. »

Extrait de « Ne cherche pas la petite bête »

Théâtre
(2011)

Scène 5

« Un homme entre dans l'appartement de la sexagénaire avec un accordéon, il joue une musique douce et tendre, (de type valse) et la sexagénaire tourne autour de lui en riant.

La trentenaire retrouve son appartement, essaie de mettre en application les conseils de sa voisine et écoute à nouveau les bruits des insectes. Elle se tient la tête avec les mains, elle semble désespérée. Elle reste dans une position recroquevillée sans bouger.

L'amoureux :

(Après avoir terminé sa musique et posé son instrument) : Tu es belle.

La sexagénaire :

Je suis ridée comme une vieille pomme.

L'amoureux :

C'est l'écriture de la vie, qui s'est penchée sur un fruit à croquer.

La sexagénaire :

Elle en a fait des ratures, dis donc !

L'amoureux :

Elle a hésité, elle s'est trompée, a fait des détours. Le serpent d'une route de montagne est plus joli que la ligne rectiligne d'une autoroute. Au volant d'une vieille Mustang sans âge.

Le fruit mûr n'en est devenu que plus sucré.

La sexagénaire :

Je suis vieille.

L'amoureux

Attention : des capricornes vont te sortir des oreilles et des trous de nez si tu continues !

Évidemment, tu n'es plus une mésange de l'année, tu as au moins... Soixante ans. Évidemment, tu es toute pleine, pleine de soixante ans de vie à raconter, pleine de sève, et ça déborde, et c'est pour cela que tu peux en donner des litres.

La sexagénaire :

Ça dégouline, c'est ça ?

L'amoureux :

Petite coquette... Non, ça s'écaille !! Les couches de peintures successives...

La sexagénaire :

Rupture brutale de l'enchantement...

L'amoureux :

Une jeune mésange a la peinture fraîche, elle brille avec sa super Glycéro satinée sur le bout du bec, mais elle refuse qu'on s'en approche et qu'on l'effleure de trop près, elle ne veut pas prendre le risque d'une égratignure.

La sexagénaire :

Moi, vieux corbeau tout gris, veux bien que le rossignol s'occupe un peu de ma peinture écaillée...

L'amoureux :

Quand il n'y a presque rien d'écrit sur la page, on a forcément peur que ça s'envole ou que ça dégringole.... Mais quand il y a déjà toute une encyclopédie de vie, alors, on ne sait pas par quel côté commencer : c'est riche en saveurs. Il y a soixante ans d'histoire. Et ce ne sont pas des histoires de ménage, de repassage, d'astiquage, de nettoyage... Des histoires sans âge qui rabote les âges tendres. Je te connais, ma vieille !

La sexagénaire :

C'est mieux, continues...

L'amoureux :

Tu me plais.

La sexagénaire :

Croah ! C'est l'expérience, mon tendre ami : soixante ans de sortilège, ce n'est pas rien ! Elle est ridée mais rôdée, la vieille pomme !

L'amoureux :

Tu me plais parce que tu n'en as que faire de plaire, justement ! Tu me plais, parce que tu ne pauses plus, tu ne t'exhibes plus, tu n'ondules plus, tu ne regardes plus comme si tu étais perchée sur un tabouret, d'en haut, les yeux baissés. Tes yeux sont grands ouverts, à hauteur d'homme, et pétillent de vie, ça crépite, ça éclabousse, ça se projette alentours... Et moi, je m'en délecte et je suis ivre de ta vie pleine. De tes rires qui viennent du ventre, et qui ne sont pas là pour la parade. L'ornement de la jeunesse sophistiquée a laissé place à l'épure, toute simple avec ses fossettes et sa lumière.

Tu me plais parce que tu sais la fragilité des choses et aussi leur permanence, tu me plais parce que tu sais que tu n'es pas éternelle. Alors que la jeunesse ne sait pas ça, la pauvrete, et heureusement pour elle : ça la sauve, ça la sort de son trou vide, ça la remplit d'un joli leurre qui brille de jour comme de nuit, un leurre tape à l'œil.

Tes bijoux à toi sont dans tes pupilles, tes papilles et au creux de tes traits qui s'emmêlent, de ces jolies rides que tu déplores et qui sont pourtant une dentelle précieuse, un fil de coton patiemment tricoté, et qui disent si bien les méandres de ton existence tendue vers le plaisir, coûte que coûte. Regarde ces virgules imprudentes au coin de tes yeux : la trace des rires mille fois incontrôlés ! Le plaisir de vivre au-delà des ombres qui se sont hélas approchées de trop près par moments, en soixante ans d'histoire.

Tu me plais parce que tu sais l'amour et sa force, tu sais aussi qu'il s'en va parfois, mais au lieu de le fuir par peur de le perdre, par économie, préservation : tu l'engloutis, tu l'absorbes tout entier, tu le dévores à pleines dents. Tu sais les petites choses, les petits souffles, les regards qui tremblent et les mots chuchotés, les petits gestes doux, les sourires complices. Tu les sais, et tu les vis, tu les façones avec ta tendresse souveraine. Visage exposé à ce vent délicat, éveillé, tu goûtes et tu savoures.

La sexagénaire :

C'est mieux... L'enchantement reprend sa douce mélodie !

Il m'en a fallu du temps pour comprendre tout cela. Ça sert à ça, de vieillir, ça sert à savoir saisir le bonheur qui passe, ne pas le louper, le reconnaître au premier coup d'œil d'expert. Et une fois aperçu, ça sert aussi à l'envelopper à plein biceps, l'emballoter bien serré, et à pouvoir le faire surgir au moindre cumulus.

L'amoureux :

Ça sert aussi à avoir la paix et à chasser les mauvais démons de sa tête : se libérer pour entendre le silence... Chasser les petites bêtes et entendre le silence.

La sexagénaire :

On peut y arriver avant d'avoir soixante ans, heureusement ! Regarde ta juvénile luminosité !

On peut arriver à les chasser, on a cette force en soi, même si c'est tout aplati tout autour, tout ravagé, tout gris. Certains ne veulent pas y prêter attention, d'autres ne savent tout simplement pas comment faire.

Et puis d'autres comprennent très tôt, et n'ont pas peur d'être heureux, même longtemps ! Ils ne s'assoient pas pour autant, ils vibrent et perfectionnent leurs vibrations et distillent leur curiosité au fil du temps.

Jouvence offerte à une vieille pomme ravie. Merci, mon ami, d'être ce que tu es.

L'amoureux :

Tu portes le virus et tu me l'as refile !

La sexagénaire :

Je t'attrape et je te mange !

L'amoureux reprend sa valse à l'accordéon.

*La trentenaire se déplie et les bruits des insectes prennent progressivement le dessus sur l'accordéon, elle se « transforme » progressivement, imperceptiblement, elle a des attitudes d'insectes.
L'amoureux et la sexagénaire sortent de la scène. »*